

Djamal Amrani : le poète au sang guerrier

« Écrire et lire avec les yeux de l'intelligence et de l'esprit »

Entretien avec Boussad Berrichi*



Djamal Amrani est né le 29 août 1935 à Sour El-Ghozlane en Kabylie (Algérie). Il est scolarisé à l'école communale de Bir Mourad Raïs d'Alger, puis au Lycée Bugeaud et au Lycée de Ben Aknoun, parmi les très rares "Algériens" de l'époque à accéder aux études secondaires et supérieures. Il a Mouloud Mammeri comme professeur de Lettres et en parle en ces termes : « frais émoulu, un pédagogue sémillant, de commerce agréable, qui connaissait bien les vertus du dialogue avec un rien d'ironie qui ne nous laissait pas indifférents. Mammeri devinait la poésie parce qu'il était lui-même poète. Il voyait clair parce qu'il voyait juste et bien »¹. Il suit parallèlement des cours au Conservatoire d'Alger en classe de piano. Le 19 mai 1956, il participe à la grève des étudiants algériens. En 1957, il est arrêté par un régiment de parachutistes à El-Biar, torturé et incarcéré par l'armée coloniale. Il a subi les pires sévices dans la villa Susini d'Alger. En 1958, à sa sortie de prison, il est expulsé vers la France. En 1960, il publie *Le Témoin* sur l'arrestation des siens et son propre internement. Cette même année, il rencontre Pablo Neruda. De nombreux poèmes sont publiés dans les journaux et revues algériennes. En 1966, il devient producteur d'une émission à l'ORTF, et entame une carrière radiophonique à la radio d'Alger en langue française. Il fait partie des pionniers de la poésie algérienne de langue française, à l'image

de Jean Amrouche, Anna Gréki, Mohammed Dib, Kateb Yacine... Ses émissions radiophoniques dont *Psaumes dans la rufale*, *Poémérises*, *Rhizomes magnétiques*, *Poésie ininterrompue* sont chargées de sens à la lumière du combat libérateur de la révolution algérienne. N'est-ce pas la vocation d'un poète de rendre la mémoire collective plus vivante, plus claire et plus lucide — ce que veut dire le mot *Asefru* (poème) dans la langue maternelle kabyle (tamazighte) du poète Amrani. Il s'inscrit dans la lignée des grands poètes de cette patrie à l'image de Si Mohand Ou M'Hand et de Jean El Mouhoub Amrouche. En 2004, Djamal Amrani reçoit la médaille Pablo Neruda, haute distinction internationale de la poésie. Il décède le 2 mars 2005.

Préambule

Je livre ici une interview radiophonique avec le grand poète Djamal Amrani, diffusée le 20 mars 1999 dans le cadre de l'émission littéraire Adlis Bbwass-a (Ouvrage du jour) que j'animais à la radio kabyle d'Alger Chaîne 2. Cette émission a reçu de nombreux écrivains et intellectuels autour de leurs œuvres, dont Pierre Bourdieu, Mohammed Arkoun, Ahmed Azegagh, Mohammed Haddadi... et a diffusé des entretiens inédits avec Tabar Djaout, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine...

Cette interview est un hommage à l'un des grands poètes algériens, l'un des plus attachés à sa patrie, l'un des plus attachants aussi. Il était poète au sang guerrier de la résistance, fidèle à ses ancêtres, à « l'éternel Jugurtha » de Jean Amrouche, symbole de la révolte, de la résistance, de l'honneur et de la liberté.

* Boussad Berrichi, né en Kabylie (Algérie). Universitaire Paris-Québec. Auteur de plusieurs articles et études en littérature et anthropologie appliquée. Ancien journaliste indépendant de la presse écrite durant les années 1990 à Alger. Producteur/présentateur de l'émission bilingue "Idles-Culture" à Berbère Télévision à Paris, 2004-2005. Médaille d'Or Internationale du Grand Prix URTI-Université radiophonique et télévisuelle internationale pour son émission de débat en sciences humaines et sociales "Tibbwura Igenwan-Les Portes du Ciel" en 2000 (Budapest).

¹ Djamal Amrani, « Nous le lisions avec avidité », in *La Nouvelle République*, Alger, 18 mars 2003.

"De tous les poètes de la Révolution, Djamel Amrani est celui qui a le plus tenu ses promesses. Non seulement il a imposé une heureuse continuité, alors que tant de souffles se sont éteints. Mais il a, à l'image de ces grands poètes que sont par exemple Mohammed Dib et Jean Sénac, exploré de nouvelles voies, mettant à profit d'autres cordes sensibles, une somme de richesses langagières et de trouvailles oniriques..." Tahar Djaout (*Algérie Actualité*, 1982)

Boussad Berrichi : Comment êtes-vous venu à la poésie et à l'écriture ?

Djamel Amrani : Dès ma prime enfance, j'ai ressenti le besoin impérieux d'écrire parce qu'on m'a très tôt initié à la lecture. À ma naissance déjà, mes parents possédaient une solide et honnête bibliothèque. Autant dire que j'étais un heureux privilégié. Je lisais beaucoup de classiques de la littérature française (Alphonse Daudet : *Le petit chapeau* : Hector Malot : *Sans famille...*). Vers l'âge de dix ans, je me suis mis à des lectures plus sérieuses : Dumas, Hugo, Alain Fournier : *Le grand Meaulnes* (qui reste jusqu'à présent mon livre de chevet), Saint Exupéry : *Le Petit Prince* qui m'a littéralement subjugué. À l'école primaire mon institutrice ayant constaté que j'écrivais convenablement m'incitait à faire les rédactions plus longues et les lisait aux élèves au moment de la remise des copies. Plus tard, au lycée, le professeur de français — j'ai eu le même pendant les six ans de scolarité — s'est également intéressé à moi et m'a conseillé dans le choix de mes lectures. J'étais un dévoreur de livres. Parallèlement je suivais des cours de piano au conservatoire d'Alger (à noter que j'étais le seul Algérien) où j'ai fait la rencontre de Frédéric Chopin. Au Lycée nous avions au programme *La Mare au diable* et *La Petite Fadette* de Georges Sand, j'ai acheté le *Choix de poèmes* de Paul Eluard : « *Il fait tard, Le ciel quitte ma cham-*

bre ». Je ne m'en séparais plus. La lecture a été mon évasion, mon voyage. J'étais poussé par le désir irrésistible de coucher des mots sur le papier et cela a donné un cahier d'écolier rempli de poèmes, de très mauvaise facture. C'est surtout quand j'ai commencé à découvrir Lamartine, Hugo, Musset, puis Rimbaud, Verlaine, Baudelaire que j'ai compris, avec une sage lucidité, que tout ce que j'avais écrit auparavant ne valait rien, strictement rien. Alors j'ai tout voué aux gémonies et j'ai brûlé mon cahier sans repentir.

Boussad Berrichi : Vous appartenez à la génération dibienne, n'est-ce pas ? C'est la violence des méthodes utilisées en Algérie qui a nourri votre écriture ?

Djamel Amrani : Dib est né en 1920. J'ai vu le jour en 1935. On m'a classé dans la génération des écrivains de 52, ce qui m'honore, mais c'est surtout parce que mes poèmes écrits entre 60 et 62 (alors que j'étais au commissariat politique de l'état-major général de l'ALN) et ceux rédigés un peu plus tard sont tous inspirés ou portent l'empreinte de notre guerre de Libération.

J'ai été arrêté pendant la Bataille d'Alger, le 2 février 1957, torturé, emprisonné puis libéré un an plus tard. Mon incarcération a été atroce, surtout mon passage à la villa Susini, un centre de tortures spécialisées où Le Pen et Lagailarde eux-mêmes aidaient les paras de la légion étran-

gère, d'anciens SS, à extorquer des aveux aux détenus par les méthodes que l'on sait en les soumettant à la question. Les paras de Massu ont assassiné en mars 1957 mon frère, mon vieux père et mon beau-frère, Maître Ali Boumendjel. Vous imaginez le choc que cela a pu produire sur moi alors que j'étais au secret dans une geôle d'une villa sise au bas d'Hydra. C'est là que j'ai écrit mon premier poème sur du papier hygiénique, intitulé « *Sidi-Yahia Station de la Mort* », consigné dans mon recueil *Bivouac des Certitudes*, je crois, le poème a pu circuler grâce à mon avocat. Je passe sur cette période, dont je garde toujours de cuisants souvenirs². J'ai vécu mon enfance et mon adolescence au lieudit Les Sources (Bir Mourad Rais), un lotissement à forte densité de Pieds-noirs. Nous étions trois familles algériennes à y demeurer. Au lycée Bugaud, la majorité des élèves étaient des fils de colons de la Mitidja et des Européens de Bab El-Oued, quartier qui, après avoir été d'obédience communiste, est devenu le repaire des ultras et de l'O.A.S. Nous vivions le racisme à fleur de peau, dans notre propre chair. Les humiliations étaient quotidiennes, les altercations entre personnes des deux communautés monnaie courante, surtout à partir de 1952 (l'avènement de Nasser) : l'orage menaçait et annonçait les prémices du 1^{er} Novembre 54. Puis il y a eu en 1956, la lecture de *L'Algérie hors-la-loi* de C. et F. Jeanson que nous nous passions sous le manteau. Mon écriture à ma première période, si j'ose m'exprimer ainsi, a été circonstancielle, conjoncturelle avec comme axe princi-

pal les thèmes de la misère, du racisme effréné et de la haine qu'on nous manifestait ostensiblement à la moindre occasion. C'est la raison pour laquelle les mots « poudre », « nuits coloniales », « sang », « couteau dans la chair » reviennent souvent dans les mes premiers recueils. Pour en revenir à Dib (j'ai beaucoup de considération pour lui), il ne faut pas omettre de citer ces grands maîtres (je parle de poésie) qu'ont été Kateb Yacine, Jean Sénac, Nouridine Tidaï, Anna Gréki... lesquels ont écrit des vers brûlants sur l'Algérie en guerre pour stigmatiser le colonialisme. Ils étaient mes vénérés aînés. Je n'ai fait, quant à moi, que suivre leurs traces. Certains d'entre-eux se sont noblement manifestés dans les années 50, moi presque une décennie après (les années 60). Ce qui me rapproche d'eux, c'est que nous avons eu à peu près le même cheminement, les mêmes motivations, le même engagement qui se voulait de vérité et de liberté. A vrai dire, de par mon âge, je me trouve à la charnière de deux générations. Je suis le dernier maillon de la chaîne constituée par ces grands poètes sus-cités et j'annonce la génération qui va suivre : Flici, Boudjedra, Moknachi, Azeggagh, Messaour, Belhalfaoui, Ghaouti Faroun...

Boussad Berrichi : Qu'est-ce que la poésie pour vous ?

Djamel Amrani : La poésie, c'est l'harmonieuse association d'images et de musique, plus le regard que l'on porte sur les choses de la vie, le regard que l'on projette. J'ai le malheureux privilège d'être en perpétuel état de disponibilité poétique, d'être en proie à de multiples sollicitations

² Cf. *Le témoin*, documents. Paris : Editions de Minuit, 1960.

intérieures et d'être toujours en état de réceptivité. Ce n'est pas tout, pour pouvoir écrire, il faut que je sois en état de grâce, autrement dit libéré de tout fantasme et de toute inhibition. La poésie pour moi, c'est une patiente et longue conquête. Elle réclame une méthode rigoureuse... le vers, les fulgurations, la musique du vers sur lesquels s'exerce l'imagination... l'attention rêveuse ou aiguë. Ensuite, je me blesse à la poésie. Et puis, j'écris des poèmes parce que je ne sais pas faire autre chose.

Boussad Berrichi : On a dit de vous : « Nul n'ignore la fringale poétique de Djamel Amrani. Il est connu pour être poète, jusqu'au bout des ongles... »

Djamel Amrani : La poésie est aussi angoisse, pour un être introverti comme moi. Le recueil que vous évoquez ici s'intitule *Au jour de ton corps*³. Je l'avais mis sous le boisseau et je l'ai retiré un jour où j'étais bien inspiré. Écrit bien avant *Aussi loin que mes regards se portent*⁴, *Au jour de ton corps* a été publié plus de dix ans plus tard, parce qu'en relisant mon manuscrit, je me suis retrouvé dans le même climat tragique qu'à l'époque où j'avais commencé à l'ébaucher. Alors, sans le remanier, j'ai pensé qu'il méritait d'être publié et je l'ai soumis à l'Enal avec une notice explicative. Pour en revenir à cette « fringale poétique », je ne dissimule pas que j'écris jusqu'à extinction, jusqu'à la crise de nerfs. Je suis attentif à tous, curieux de tout (je suis perméable, bien évidemment, aux discours

amphigouriques) et la plume m'aide à métaboliser mes angoisses.

Boussad Berrichi : Y a-t-il eu une relève après Sénac...

Djamel Amrani : Il y a eu une belle relève, et je vous ai déjà cité ces jeunes d'alors comme Flici, Boudjedra. Je souligne avec une mention particulière le nom de Messaour Boulanouar, le poète solitaire de Sour El-Ghozlane. Mais il fallu attendre une bonne décennie pour que naisse une nouvelle génération qui comprenait des poètes de grande qualité comme Djaout, Sebti, Metref, Kaouah, Guemriche, et encore une dizaine d'années pour voir émerger Farid Mammeri, Louisette Cherifi alias Taos Sadjine, Leïla Nekachtali, Amin Khan et d'autres, Aziz Chouaki... Et encore des années pour voir surgir des poètes chevronnés en mal d'éditeurs. Je citerais, pour exemple, Youcef Merahi, Mohamed Younsi, de très bons fleurons qui méritent une place de choix dans des anthologies aux côtés de Nouredine Aba et Nouredine Tidafi...

Boussad Berrichi : Parlez-nous de vos amis, Mouloud Mammeri, Jean Déjeux, Jean et Taos Amrouche...

Djamel Amrani : Une première rencontre très heureuse pour moi, qui remonte à 1952 comme pour tous ceux qui l'ont approché, ce fut celle de Mouloud Mammeri (il fut mon professeur de Lettres). Il m'a littéralement fasciné par son bon goût, sa sagesse et son ironie glissante. C'était un pédagogue émérite. Jean Déjeux nous a apporté une aide précieuse, avec ses recherches précises pour une recension de tous les écrits des auteurs

³ Enal, 1986.

⁴ Sned, 1972.

maghrébins, algériens notamment. Ses ouvrages sont des documents de référence incontournables. Avec Jean et Taos Amrouche, j'ai eu des relations affectueuses, quasi familiales. J'avais porte et table ouvertes chez eux à Paris. Les autres, Kateb, Sénac, Haddad, Tidaï, Gréki ont été mes amis bienveillants dans le combat, dans l'orage et la bénédiction, dans la douleur et la lumière partagées. Ils ont tous apporté une œuvre de qualité à notre littérature. Avec les plus jeunes, Tahar Djaout, Youcef Sebti, Kaouah, Metref, Farid Mammeri, je me suis évertué à les encourager dans leur démarche... Nos rapports ont été nets et transparents. C'est triste d'évoquer ici certains noms, car pour moi qui ai connu de terribles épreuves pendant notre combat libérateur, eh bien ! la plaie n'a toujours pas cautérisée.

Boussad Berrichi : Parlez-nous de la langue...

Djamel Amrani : Être poète, c'est savoir créer la vie, la vivre et même la transcender. Le goût de la vie, la force de l'avenir avec la matière la plus élémentaire que l'homme possède : la langue, qui lui gagne ce qui lui fait défaut. Chez nous, c'était la liberté, la dignité, le pain, tout simplement le bonheur de vivre et de mourir. Un homme conscient, qui a su comprendre ce qu'il désire, s'il possède assez de chaleur humaine pour pouvoir vaincre, utilise la langue comme une arme, comme un poète. Et chaque poète, depuis plus d'un siècle, a utilisé l'arme la plus fine qu'il puisse trouver ou qu'il ait trouvée : la langue qu'il possédait le mieux. Qu'un Algérien ait écrit ou parlé en arabe, kabyle,

chaouiïa, targui ou français, peu importe, s'il était un patriote à la voix juste. Le phénomène de l'expression littéraire dans la langue du colonisateur n'a pas été d'ailleurs spécifique à l'Algérie. Chaque pays longtemps colonisé a su utiliser la langue de l'oppresseur pour se libérer de l'oppression. L'Afrique tout entière le crie : ce sont les Bantous et tout le Congo qui parlent par la voix de Tchicaya U'Tamsi, s'exprimant en français comme Pierre Bamboté qui chante tous les Noirs d'Afrique et d'Amérique, la douleur la lutte de libération. Qui oserait reprocher aux écrivains algériens, dont les rigueurs de la colonisation ont étouffé pour un temps même la langue maternelle, de s'être exprimés en français ? Un cœur qui bat n'exprime que les pulsations de la vie et quelque soit le nom qu'il porte, il est la racine, le même pour tous. Je considère comme une amputation mon analphabétisme en langue arabe et j'ai honte de ne pas posséder l'amazigh (la langue de ma mère), pour laquelle je revendique à cor et à cri sa réhabilitation, sa reviviscence. J'écris en français mais je ne donne pas dans la francophonie car je pense algérien d'abord avec tout ce que cela implique pour moi de repères. J'assume sereinement et avec lucidité mon identité faite de multiples appartenances culturelles. Je sais parfaitement dans quel camp je me retranche dans quelle mouvance politique je m'inscris.

Boussad Berrichi : Mais aussi l'écriture, quelle qu'en soit l'expression, c'est la force de l'âme...

Djamel Amrani : Oui, c'est la force de l'âme, la recherche de la vérité. Écrire et lire avec les yeux

de l'intelligence et de l'esprit. Même si nous sommes moins lus, moins perçus qu'il y a deux décennies, marginalisés, notre œuvre à tous, à Mammeri, Feraoun, Dib demeurera car c'est d'une tranche de l'histoire algérienne qu'il s'agit... du roman ethnographique au style puriste. Vous n'ignorez pas que la littérature algérienne de langue française a vécu en symbiose avec le politique, et ce depuis le 1^{er} mai 1945. Il faut citer des noms prestigieux comme Jean Amrouche, Taos Amrouche, Dib, Mammeri, Feraoun qui ont bien gagné leurs lettres de noblesse et qui avaient déjà publié bien avant le déclenchement de la lutte. Et il ne faut pas omettre la pathétique *Complainte des mendiants de la Casbah*, ce douloureux poème, ce réquisitoire-manifeste, de Ismaïl Aït Djaffer publié la première fois dans le journal de la jeunesse de l'UDMA en 1953 et repris par la suite chez d'autres éditeurs, comme Pierre Jean Oswald à Paris et Bouchène à Alger.

Notre engagement (je n'aime pas le mot parce que trop galvaudé, et puis le fait d'écrire est un engagement) a été total et même magique dans sa totalité. Total et irréversible. Ce qui caractérise la poésie de ma génération, c'est sa lucidité, sa prise de conscience du drame que nous vivions, contre la folie qui s'était emparée du colonialisme qui voulait coûte que coûte néantiser notre Idée, notre Pensée, en nous humiliant, en bafouant notre Idéal. Nous vivions dans une nuit plus profonde qu'un grand puits sec. La génération à laquelle j'appartiens s'est rebellée, révoltée, bravant tous les risques, se défendant

avec des mots qui étaient notre liberté, notre Algérie-mère.

Certains écrivains ont vécu l'exil, comme Kateb, Sénac, Haddad, Tidaïf. Mouloud Mammeri fut contraint à l'exil sous les menaces qui pleuvaient drues sur lui au tout début de la Bataille d'Alger. Bachir Hadj Ali est resté sur le territoire pendant toute la durée de notre guerre allant de planque en planque. Tous ces écrivains ont su porter notre message haut et fort dans le monde entier lors de congrès internationaux ou de meetings organisés dans une semi-clandestinité. Mohammed Dib fut expulsé de Tlemcen en 1959 pour écrits subversifs... Mouloud Feraoun a été assassiné le 15 mars 1962, soit quatre mois avant l'indépendance. Il a payé de sa vie son ancrage au terroir et sa témérité. Notre chant commun a été celui de la souffrance dominée, transcendée même. Notre Verbe a franchi toutes les frontières, effacé tout concept racial. Des vers violents mais qui réduisent dans bien des cas l'invective.

D'une manière générale, notre univers était partagé entre l'ombre et la lumière, la vie militante chevillée au corps et à l'âme, et la mort, l'espérance avec les échos de la guerre meurtrière que l'ennemi nous livrait. Et cela est valable pour tous les poètes, de Sénac à M'Hamed Aoun. Notre poésie se présente comme un cri de douleur et une méditation amère sur le destin de l'homme pris dans les rets de la tourmente. Voilà ce qui nous a tous réunis, sans compromission aucune. Face à un ennemi féroce nous avons fait front commun. Mais cela appartient déjà à l'Histoire.